

LE PÈRE ROQUE

L'Éducation Sentimentale
Troisième partie, chapitre premier
(Gustave Flaubert)

Le Récit

[Le Témoin gaulois](#)

Tout accès payant au site gratuit [Le Témoin gaulois](#) relève de l'escroquerie.

Sommaire

<u>Lire ou relire le texte</u>	4
Les mots	5
<u>Pour mieux comprendre le texte</u>	6
Approches internes	
La Situation	
La suite des actions	
La structure actantielle	
Les indices	7
<u>Indices de temps</u>	
<u>Indices de lieu</u>	
<u>Indices psychologiques</u>	
<u>Indices sociologiques</u>	
La narration	
<u>Le temps de la narration</u>	
<u>Le dialogue</u>	
<u>Le point de vue</u>	8
<u>Narrateur et narrataire</u>	
Approches externes	
L'auteur : Gustave Flaubert (1821-1880)	
Le contexte historique	
Les idées de Flaubert	
La question sociale selon Flaubert	9
Le réalisme* de Flaubert	10
<u>Reproduire l'univers</u>	
<u>Des enquêtes minutieuses</u>	
<u>Les effets de réel</u>	
<u>Annexes</u>	
Régimes politiques en France de la Restauration au Second Empire	11
Groupement de textes	
– La Mort de Gavroche	12
– Frères humains Ballade des pendus	14
– L'exécution de la Brinvilliers	17
– Le supplice de la roue	18
– Le camp Charvein	19
<u>Travaux proposés</u>	20
<u>Notes</u>	21
<u>Problèmes de méthode</u>	23

Lire ou relire le texte

Le père Roque

Le père^{*1} Roque était devenu très brave, presque téméraire*. Arrivé le 26* à Paris avec les Nogentais*, au lieu de s'en retourner en même temps qu'eux, il avait été s'adjoindre à la garde nationale* qui campait aux Tuileries* ; et il fut très content d'être placé en sentinelle devant la terrasse du bord de l'eau*. Au moins, là, il les avait sous lui, ces brigands ! Il jouissait de leur défaite, de leur abjection*, et ne pouvait se retenir de les invectiver*.

Un d'eux, un adolescent à longs cheveux blonds, mit sa face aux barreaux en demandant du pain. M. Roque lui ordonna de se taire. Mais le jeune homme répétait d'une voix lamentable :

– Du pain ! *

– Est-ce que j'en ai, moi !

D'autres prisonniers apparurent dans le soupirail, avec leurs barbes hérissées, leurs prunelles flamboyantes, tous se poussant et hurlant :

– Du pain !

Le père Roque fut indigné de voir son autorité méconnue. Pour leur faire peur, il les mit en joue ; et, porté jusqu'à la voûte par le flot qui l'étouffait, le jeune homme, la tête en arrière, cria encore une fois :

– Du pain !

– Tiens, en voilà ! dit le père Roque, en lâchant son coup de fusil.

Il y eut un énorme hurlement, puis, rien. Au bord du baquet*, quelque chose de blanc était resté. Après quoi, M. Roque s'en retourna chez lui ; car il possédait, rue Saint-Martin*, une maison où il s'était réservé un pied-à-terre* ; et les dommages causés par l'émeute à la devanture* de son immeuble* n'avaient pas contribué médiocrement à le rendre furieux. Il lui sembla, en la revoyant, qu'il s'était exagéré le mal. Son action de tout à l'heure l'apaisait, comme une indemnité.

Gustave Flaubert (*L'Éducation sentimentale*, 1869)

¹ L'astérisque, dans cette page, renvoie aux notes de la page suivante

Les mots

père : Ce mot indique son âge, et son origine populaire.

M. Roque Il apparaît, dès les premières pages du roman, comme « *un petit homme, [avec] un nez pointu* ». C'est un paysan parvenu, régisseur et agent électoral de M. Dambreuse, riche financier et politicien, fréquenté par Frédéric.

M. Roque est méprisé par la bonne bourgeoisie* de Nogent-sur-Seine, donc par la mère de Frédéric, mais assez riche pour que l'on ait envisagé de marier sa fille et ce dernier.

téméraire : D'un courage excessif, presque imprudent.

le 26 : C'est-à-dire le dernier jour de la répression, après la bataille.

Nogentais : Il s'agit de Nogent-sur-Seine, située à une centaine de kilomètres de la capitale.

Comme plus tard, lors de la Commune de Paris, les villes des alentours ont fourni leurs contingents de volontaires pour réprimer l'insurrection parisienne.

garde nationale : Créée en 1789, elle a été sous Louis-Philippe* le principal instrument de répression des nombreuses et violentes émeutes qui éclatèrent sous son règne.

Composée à cette époque de citoyens de vingt à soixante ans payant un impôt foncier*, commandée par des officiers élus placés sous les ordres du ministre de l'Intérieur, elle devait, en abandonnant le roi, provoquer sa chute en 1848. Bien que démocratisée par la Deuxième République, qui y avait admis tous les citoyens, elle prit une part active à la répression au cours des journées de juin 1848.

Elle comptait alors plus de 190.000 hommes dans tout le pays.

La garde nationale ayant organisé la lutte contre les Versaillais en 1871, elle fut définitivement dissoute cette année-là.

Tuileries : Ce palais royal, construit de la fin du XVI^e siècle au début du XVII^e, entre le Louvre et les Champs Élysées, avait été le théâtre de nombreux épisodes de la Révolution. Restauré par Napoléon, il devait être incendié par les Communards en 1871, et démoli en 1882.

terrasse du bord de l'eau : L'une des façades des Tuileries donnait sur la Seine. Les Tuileries sont surélevées par rapport aux quais, pour les protéger des inondations ; la Seine avait un débit très inégal, et il a fallu de grands travaux pour le rendre plus régulier.

abjection : Du latin *abjectus*, rejeté. Abaissement, humiliation.

invectiver : Insulter.

Du pain ! : Le pain est encore, au XIX^e siècle, la nourriture de base des classes populaires. Ce fut le slogan de bien des émeutes sous l'Ancien Régime, et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Ce cri a donc une forte charge émotive, à une époque où le pain compte encore pour beaucoup dans les dépenses des ménages.

baquet : Il s'agit sans doute d'un ouvrage de maçonnerie destiné à l'écoulement des eaux lors des crues de la Seine. La page qui précède cet extrait parle d'un autre prisonnier, « *enfermé aux Tuileries sous la terrasse du bord de l'eau* ».

rue Saint-Martin : : Dans un quartier populaire, entre le Châtelet et le boulevard Saint-Denis, à 1500 mètres environ du lieu de son exploit.

piéd-à-terre : Petit logement que l'on n'utilise qu'occasionnellement. M. Roque, homme à tout faire de M. Dambreuse, est souvent appelé à Paris.

devanture : « 1^o *La face antérieure d'une maison.*

2^o *Devanture d'une boutique : revêtement en boiserie du devant d'une boutique.* » (Littré)

L'usage actuel n'ayant retenu que le deuxième sens, ce mot assimile cet « immeuble de rapport », pour le lecteur contemporain, à une boutique.

immeuble : Le mot, dans les dictionnaires et les écrits de l'époque, a toujours son sens juridique de « bien immobilier », c'est-à-dire de bien que l'on ne peut déplacer, par opposition aux « meubles » (mobiles, c'est-à-dire déplaçables).

C'est sans doute le premier texte littéraire où il paraît avoir le sens courant aujourd'hui de « maison »... Mais c'est un propriétaire qui parle !

Pour mieux comprendre le texte

Approches internes

La situation

L'Éducation sentimentale commence « *Le 15 septembre 1840, vers six heures du matin...* », à Nogent-sur-Seine. Le héros, Frédéric Moreau, part bientôt pour Paris, faire des études de Droit. Faible et influençable, il fréquente divers milieux, sans se décider à choisir une carrière.

Comme son titre l'indique, c'est un « roman initiatique », dont le héros découvre la société, l'amour physique et l'amour passion, pour aboutir au désenchantement.

Les révolutions de 1848 sont, comme la peinture de la société française, la toile de fond du roman : Frédéric n'y est mêlé que comme badaud (pour la chute de Louis-Philippe), ou, dans le chapitre premier de la troisième partie d'où cette page est extraite, parce qu'il est accouru pour soigner un de ses amis blessé.

La Deuxième République a été proclamée en février 1848, mais le gouvernement vient de fermer les ateliers nationaux², et les ouvriers se sont insurgés, au cours des journées du 22 au 26 juin. Le général Cavaignac a dirigé une dure répression.

La suite des actions

Le récit du meurtre est inséré dans le discours du narrateur, qui explique et commente la conduite du père Roque, et ses conséquences.

Ce récit se laisse aisément ramener à un schéma classique :

- un état initial stable : des prisonniers subissent les injures de leur gardien ;
- la complication intervient quand l'un des prisonniers prend la parole, mais la rupture de cet équilibre ne se produit vraiment qu'avec l'entrée en action des autres prisonniers : jusque là, M. Roque a pu « *jouir* » de sa supériorité, l'ironie (« *Est-ce que j'en ai, moi !* ») succédant aux « *invectives* ». Mais l'insistance des autres, leur aspect effrayant, gâtent son plaisir : « *Le père Roque fut indigné de voir son autorité méconnue.* » ;
- l'état de déséquilibre est marqué par une succession très rapide d'actions :
 - « *il les mit en joue* »
 - « *le jeune homme... cria* »
 - « *lâchant son coup de fusil* » ;
- le retour à un nouvel équilibre, est marqué par le silence : « *il y eut un énorme hurlement, puis, rien.* » « L'ordre » est rétabli.

La structure actantielle

Elle peut être décrite comme une forte opposition sujet-objet : le père Roque mate les prisonniers

LE PÈRE ROQUE
(sujet)

LE JEUNE HOMME
LES AUTRES PRISONNIERS
(objet)

²L'astérisque renvoie aux notes, pages 21 et suivantes. Ces notes portent sur les éléments de description et d'interprétation des textes proposés ci-dessus. Elles sont classées dans l'ordre alphabétique.

On remarque que M. Roque est une figure nettement dominante : il est désigné 27 fois, les prisonniers 12 fois, et le jeune homme 3 fois seulement, et c'est le seul qui parle à la première personne.

Les indices

Indices de temps

le 26, encore une fois, après quoi, en le revoyant, tout à l'heure.

Indices de lieu

à Paris, Nogentais, aux Tuileries, terrasse, bord de l'eau, sous lui, aux barreaux, au bord du baquet, rue SaintMartin.

Indices psychologiques

du « courage » du père Roque

Son nom, d'abord (qui évoque dans ce contexte à la fois la roche inébranlable et dure, le roquet et le perroquet), *était devenu très brave* (il ne l'avait donc pas toujours été), *le 26* (après la bataille), *il les mit en joue, son coup de fusil* (on appréciera la valeur stylistique de ce possessif), *furieux*.

de sa haine et de sa bassesse

très content, il les avait sous lui, ces brigands, il jouissait, ne pouvait se retenir, est-ce que j'en ai, invectiver, son action de tout à l'heure l'apaisait (le cadavre est encore chaud).

du caractère attendrissant du jeune homme

sa face (pour un chrétien, le mot peut connoter, dans ce contexte, « la Sainte Face »*), *adolescent, longs cheveux blonds, du pain, voix lamentable*.

du caractère effrayant des prisonniers

barbes hérissées, prunelles flamboyantes, se poussant, hurlant, le flot qui l'étouffait.

de l'horreur

leur abjection, un énorme hurlement, quelque chose de blanc (la cervelle ?)

Indices sociologiques

Ils marquent le statut bourgeois* du père Roque : *M. Roque* (« Monsieur » Roque serait ironique), ou *le père Roque, il possédait... une maison, un pied-à-terre, son immeuble, une indemnité*.

La narration

Le temps de la narration

Ce récit de Flaubert est, à cet égard, très classique :

1. il suit l'ordre chronologique ;
2. il ne développe pas spécialement telle ou telle action par rapport à telle ou telle autre ;
3. chaque action n'est rapportée qu'une seule fois ;
4. l'emploi des temps est également sans surprise :
 - le plus-que-parfait marque des situations (était devenu) ou des actions (il avait été s'adjoindre) passées et accomplies* ;
 - passé simple et imparfait s'appliquent à une suite d'actions ou de situations du passé non accomplies* :
 - l'imparfait (campait, il jouissait, ne pouvait se retenir, répétait, l'apaisait) marque la durée, ou rapporte la pensée de M. Roque en style indirect libre (il les avait sous lui) ;
 - le passé simple (mit sa face, apparurent, mit en joue, dit, il y eut, s'en retourna, il lui sembla) marque des actions plus ponctuelles.

Le dialogue

Flaubert emploie :

- le style indirect libre pour faire connaître certaines pensées de son héros : « *Au moins, là, il les avait sous lui, ces brigands !* » ;
- le style direct, avec cinq répliques courtes et efficaces :
 - « – *Du pain !*
 - *Est-ce que j'en ai, moi !*

– Du pain !
– Du pain !
– Tiens, en voilà ! »
– ailleurs, les paroles ou les cris sont « racontés » : « *il ne pouvait se retenir de les invectiver* » ; « *il y eut un énorme hurlement, puis rien.* »

Le style indirect (« *il se disait que, il demanda si...* ») n'est pas employé dans cette page.

Le point de vue

Le narrateur connaît non seulement les faits qu'il rapporte, mais encore les pensées intimes et les motivations du personnage principal : c'est le point de vue omniscient.

Narrateur et narrataire

Le narrateur, qui n'est pas l'un des personnages du récit, intervient au début par l'ironie :

« *le père Roque était devenu très brave, presque téméraire.*

Arrivé le 26... »

Le narrataire n'appartient pas non plus au récit, il n'apparaît qu'« en creux » : le récit peut être apprécié par un homme de gauche, ou un libéral, ou un sentimental, ou un aristocrate, il ne le sera sûrement guère par un partisan de « l'ordre » à tout prix.

Approches externes

L'auteur : Gustave Flaubert (1821-1880)

Fils d'un médecin rouennais, assez renté pour se passer de métier, Flaubert se consacre entièrement à l'écriture : *Madame Bovary* (1857) – *Salammbô* (1862) – *L'Éducation sentimentale* (1869) – *La Tentation de Saint Antoine* (1874) – *Trois Contes* (1877) – *Bouvard et Pécuchet* (1881) l'ont rendu célèbre pour le réalisme* de ses descriptions et le travail de son style (choix du lexique, maîtrise des rythmes...).

Il a peint la bourgeoisie* de son temps sans indulgence et a réussi aussi bien dans le pamphlet (*Bouvard et Pécuchet*) que dans le roman historique flamboyant (*Salammbô*) ou la nostalgie sceptique et le roman de formation (*L'Éducation sentimentale*).

Le contexte historique

Il est essentiel pour la compréhension du texte.

Le XIX^e siècle est profondément agité par ce que l'on appelait « la question sociale », c'est-à-dire les revendications des pauvres et des ouvriers désignés comme les « classes dangereuses ».

Les révoltes des ouvriers sont alors d'autant plus redoutables qu'ils ne disposent d'aucun moyen légal (grève, syndicats) pour se faire entendre, et ne bénéficient d'aucune protection sociale. Aussi les possédants répliquent-ils aux émeutes avec une égale violence, faisant donner la troupe et le canon contre les barricades.

Les idées de Flaubert

Flaubert, face à la « question sociale », a une attitude très ambiguë :

– comme bourgeois* (il vit confortablement de ses rentes) il a peur de l'« *ouvrier jaloux* » : le peuple n'est jamais traité avec sympathie, en particulier dans *Bouvard et Pécuchet* :

« *Veux-tu savoir mon opinion, dit Pécuchet ? Puisque les bourgeois sont féroces, les ouvriers jaloux, les prêtres serviles, et que le peuple enfin accepte tous les tyrans, pourvu qu'on lui laisse le museau dans sa gamelle, Napoléon a bien fait !* qu'il le bâillonne, le foule et l'extermine ! ce ne sera jamais trop pour sa haine du droit, sa lâcheté, son ineptie, son aveuglement !*

Bouvard songeait :

«Hein ! le Progrès, quelle blague !~»

mais il s'agit de deux naïfs qui s'enthousiasment aussi facilement pour les sciences et les idées généreuses, qu'ils se découragent à la première difficulté, faute de méthode ; on ne saurait donc

les confondre avec Flaubert ;

– comme artiste en rupture avec les valeurs de sa famille et censuré par les tribunaux, il n'éprouve que haine et mépris pour les bourgeois*, et est animé par une exigence de liberté (pour l'artiste) et de justice les lignes qui précèdent immédiatement le texte que nous étudions décrivent la répression de 1848 vue par par Flaubert et disent clairement son indignation contre l'injustice, d'où qu'elle vienne :

« Ils furent, généralement, impitoyables. Ceux qui ne s'étaient pas battus voulaient se signaler. C'était un débordement de peur. On se vengeait à la fois des journaux, des clubs*, des attroupements, des doctrines, de tout ce qui exaspérait depuis trois mois* ; et, en dépit de la victoire, l'égalité, (comme pour le châtimement de ses défenseurs et la dérision de ses ennemis) se manifestait triomphalement, une égalité de bêtes brutes, un même niveau de turpitudes sanglantes ; car le fanatisme des intérêts équilibra les délires du besoin*, l'aristocratie eut les fureurs de la crapule*, et le bonnet de coton ne se montra pas moins hideux que le bonnet rouge. La raison publique était troublée comme après les grands bouleversements de la nature. Des gens d'esprit en restèrent idiots toute leur vie. »

(Flaubert, L'Éducation sentimentale)

Flaubert reproche aux bourgeois leur indifférence à la justice :

« Pourvu qu'il continuât à faire des actes, et à vivre au milieu de ses assiettes, dans son petit intérieur confortable, toutes les injustices pouvaient se présenter sans l'émouvoir. » (Bouvard et Pécuchet)

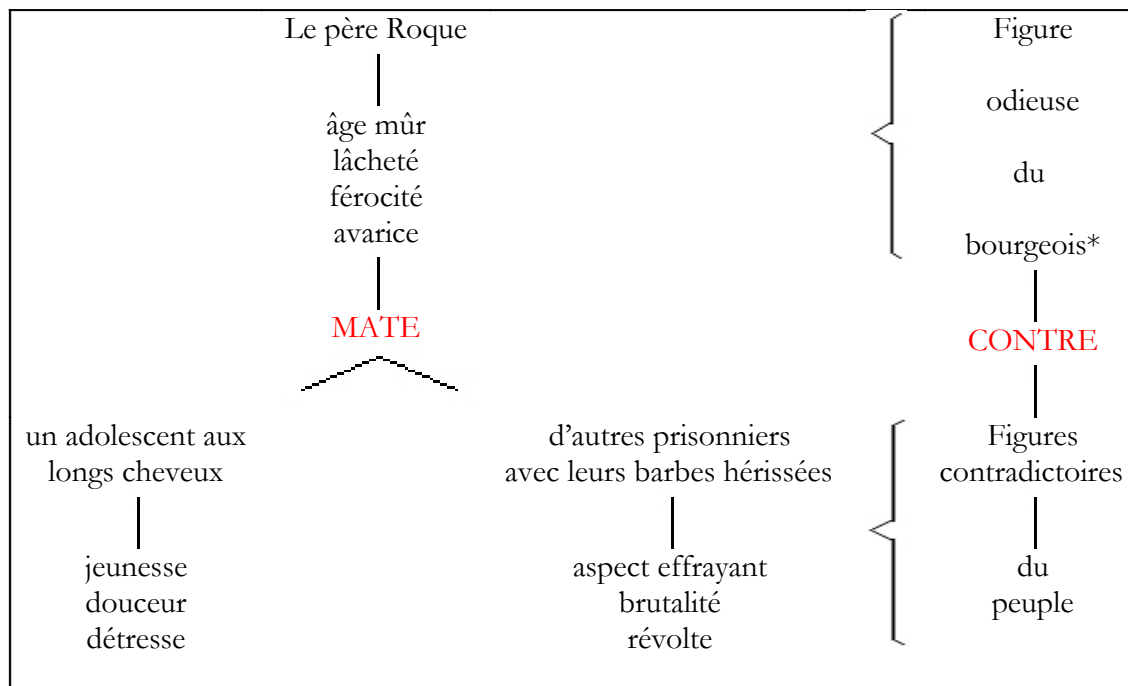
Mais il n'attend pas de la politique :

« Je n'ai de sympathie pour aucun parti politique ou pour mieux dire, je les exécère tous, parce qu'ils me semblent également bornés, faux, puérils, s'attaquant à l'éphémère, sans vue d'ensemble et ne s'élevant jamais au-dessus de l'utile » (Lettre du 30 mars 1857)

C'est des savants, d' « un gouvernement de mandarins » qu'il attend une amélioration :

« La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez mauvais tours pour qu'on essaye du Droit et de la Science. » (Lettres à George Sand, 29 avril et 5-6 octobre 1871)

La question sociale selon Flaubert



Le réalisme* de Flaubert

Reproduire l'univers

« Il y a deux classes de poètes. Les plus grands, les rares, les vrais maîtres résumant l'humanité ; sans se préoccuper ni d'eux-mêmes, ni de leurs propres passions, mettant au rebut leur personnalité pour s'absorber dans celle des autres, ils reproduisent l'univers, qui se reflète dans leurs oeuvres, étincelant, varié, multiple, comme un ciel entier qui se mire dans la mer avec toutes ses étoiles et tout son azur... »

(Flaubert, *Lettre à Louise Colet* du 23 octobre 1846)

Des enquêtes minutieuses

Le souci de « reproduire l'univers » conduit Flaubert à toujours situer avec précision ses personnages dans la société et les événements de leur temps, ce qui l'oblige à mener des enquêtes minutieuses : « J'ai bien du mal à emboîter mes personnages dans les événements de 1848. J'ai peur que les fonds ne dévorent les premiers plans : c'est là le défaut du genre historique. Les personnages de l'histoire sont plus intéressants que ceux de la fiction [...] Et puis, choisir parmi les faits réels, c'est dur... »

Quant aux renseignements à recueillir, ça me demande un temps terrible. Je fais des courses, j'écris des lettres, [...] Bref, je suis fatigué et assez dégoûté, et il me reste encore 250 pages à écrire... »

(Flaubert, *Lettre* du 14 mars 1869, à propos de *L'Éducation sentimentale*)

Les effets de réel

L'accumulation, la précision et la cohérence des indices de temps et des indices de lieu jouent beaucoup dans l'impression de « réalisme » que l'on retire de cette page.

Plus subtil est le gros plan sur le « baquet », dont l'existence n'a jamais été mentionnée avant : sa rapidité et le flou de ce qui est aussitôt abandonné que montré : « *quelque chose de blanc était resté* » frappent l'esprit du lecteur, le surprennent et créent l'angoisse.

On remarque aussi que Flaubert évite le piège du « parler populaire » en réduisant le discours des prisonniers à quelques cris.

Annexes

Régimes politiques en France de la Restauration au Second Empire

La Restauration (1814-1830)

À l'Empire, défait par l'Europe coalisée, succèdent les deux frères de Louis XVI, ramenés de l'émigration par les alliés :

- Louis XVIII (1814-1824), né en 1755, meurt sans enfants ;
- Charles X (1824-1830), né en 1757, refuse les idées nouvelles et la liberté de la presse, et est renversé, peu après la prise d'Alger (4 juillet 1830), par une insurrection populaire de trois jours (27 au 29 juillet), que les vainqueurs appelleront les « Trois Glorieuses ».

Louis-Philippe et la Monarchie de Juillet (1830-1848)

Ce régime, issu des « Trois glorieuses », est en France le dernier essai de monarchie parlementaire, au profit du fils de Philippe d'Orléans, cousin de Louis XVI qui avait voté la mort du roi, avant d'être, à son tour, guillotiné. Il règne dix-huit ans, avec le titre de « roi des Français », sous le nom de Louis Philippe Ier.

Luttant à la fois contre légitimistes, partisans de la branche aînée des Bourbons chassée du trône en 1830 avec Charles X, et républicains, le régime est marqué par de nombreuses insurrections, qu'il noie dans le sang. La dernière l'emportera.

La Deuxième République (1848-1852)

Proclamée le 25 février 1848, elle connaît une existence brève et tourmentée : répression sanglante de l'insurrection ouvrière (23-26 juin 1848, 12000 morts), puis conflit entre le Président de la République et l'Assemblée Nationale : élus au suffrage universel, députés et président n'ont aucun moyen de trancher (dissolution, destitution) s'ils s'opposent.

Un neveu de Napoléon Ier, Louis Napoléon Bonaparte, ayant été élu à la présidence, prend le pouvoir et dissout l'Assemblée par le Coup d'État du 2 décembre 1851, qui est approuvé par plébiscite.

Le Second Empire (1852-1870)

Le 1er décembre 1852, le Prince Président rétablit l'Empire français et prend le nom de Napoléon III.

Le régime, d'abord très autoritaire, mais toujours largement soutenu par des plébiscites*, donne une forte impulsion à l'économie, et évolue vers plus de libéralisme.

À l'extérieur, tenté par la « gloire des armes », l'Empire aide l'Italie à conquérir son unité (1859), et reçoit en retour la Savoie et Nice (1860), colonise la Cochinchine (1859-1862), se lance au Mexique dans une aventure sans issue (1862), avant de s'effondrer à l'occasion de la guerre francoallemande et de la défaite de Sedan (1er septembre 1870).

La Mort de Gavroche

[Le 5 juin 1832, une insurrection éclate à Paris à l'occasion des funérailles du général républicain Lamarque. Le gouvernement de Louis-Philippe fait donner la troupe et la garde nationale* contre les insurgés, qui dressent des barricades au centre de Paris. Comme on manque de cartouches, Gavroche entreprend d'en récupérer sur les cadavres des Soldats ; il vient d'essayer quatre coups de feu.]

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps. Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche fusillé, taquinait la fusillade. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaissait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme, c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée ; pour le gamin, toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il leva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

Victor Hugo (*Les Misérables*, 1862 Cinquième partie, I, 14)

Les mots

Maximilien Lamarque (1770-1832) : sorti du rang, ce général des guerres de la Révolution et de l'Empire était député de Mont-de-Marsan depuis 1828.

Gavroche : « *C'était un garçon bruyant, blême, leste, éveillé, goguenard, à l'air vivace et maladij. [...] Il n'avait pas de de gête, pas de pain, pas de feu, pas d'amour, mais il était joyeux parce qu'il était libre.* » (*Les Misérables*, Troisième partie, XIII)

Enfant abandonné, il subsiste dans les rues par ses propres moyens ; ce personnage de

« gamin de Paris » eut un immense succès populaire.

Gamin : « *Gamin. Toujours suivi « de Paris ». – A invariablement beaucoup d'esprit.* » Gustave Flaubert (*Dictionnaire des idées reçues*)

Giberne : c'est la boîte dans laquelle les soldats mettaient leurs cartouches.

Camarde : qui a le nez plat, écrasé. La Camarde, c'est la Mort.

Trousseau : linge et vêtements que l'on remet à un enfant qui part en pension ; Gavroche a la misère pour tout bagage.

Antée : ce géant retrouvait de nouvelles forces chaque fois qu'il touchait le sol. Héraklès l'étouffa en le soulevant de terre

pygmée : il ne s'agit pas des peuples d'Afrique que nous désignons ainsi de nos jours, mais d'un peuple nain qui, selon une légende de la Grèce ancienne, vivait en Éthiopie, en Inde ou dans le royaume de Thulé, situé dans le grand Nord.

Frères humains

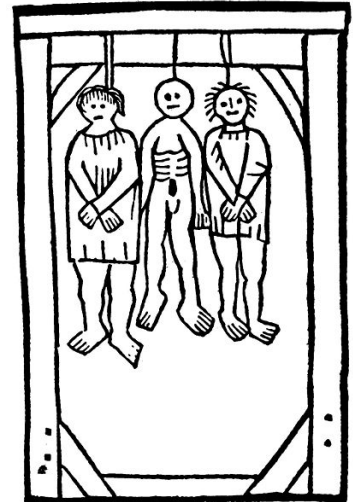
- Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci.
- 5 Vous nous voyez ci attachés, cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie
Elle est piéça dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie,
- 10 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

- Se vous clamons frères, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis.
- 15 Excusez nous, puisque sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie.
Que sa grâce ne soit pour nous tarie
Nous préservant de l'infemale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie,
- 20 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

- La pluie nous a débués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis :
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés
Et arraché la barbe et les sourcils.
- 25 Jamais, nul temps, nous ne sommes assis
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
- 30 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

- Prince Jésus, qui sur tous a maistrerie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie,
A lui n'ayons que faire ne que soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie,
- 35 Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

François Villon



Les mots

se pitié : Si...

merci : Pitié

nourrir : C'est, au sens classique, entretenir, mais le mot signifie aussi, au XV^e siècle, alimenter.

piéça : « Il y a pièce », il y a longtemps.

poudre : Poussière

absoudre : Pardonner (vocabulaire religieux).

Se vous clamons : Si nous vous appelons, si nous vous proclamons.

occis : Mis à mort.

transis (latin *transire*, aller au-delà) : Euphémisme pour « morts ».

harer : Ancien verbe; crier « hare » (nous disons « haro »), cri des chasseurs pour exciter la meute; d'où traquer, tourmenter. « *âme ne nous harie* » : (que) nul ne nous tourmente (nous disons encore : il n'y avait âme qui vive).

débués : Lessivés, au sens de laver.

cavés : Creusés.

Prince : Ici commence « l'envoi », dernière strophe d'une ballade, habituellement adressée au président (« prince ») d'un concours de poésie.

maïstrie : Maîtrise ; pour Villon, Jésus est le maître de tous.

Enfer : La tradition chrétienne et l'islam enseignent que l'âme du méchant est punie, après la mort, par les peines éternelles de l'Enfer, et que celle du Juste est récompensée en Paradis.

L'idée selon laquelle la mort débouche

sur l'union avec Dieu : rencontre du Christ (christianisme), ou contemplation d'Allah (islam)

ou la séparation éternelle de l'âme et de Dieu

tend aujourd'hui à remplacer, chez les croyants, les représentations traditionnelles (le Paradis, mot persan qui signifie «jardin» opposé à l'Enfer, qui était associé aux supplices et à la fournaise).

soudre : Payer (voir soudard, soldat : qui touche une solde).

L'auteur : François Villon (1431-1489)

François de Montcorbier, orphelin issu d'une famille pauvre, a pour tuteur un clerc aisé et influent, Guillaume de Villon, dont il prend le nom en 1456, chanoine de l'église Saint-Benoît-le-Bétourné, donnant dans la rue Saint-Jacques à l'emplacement actuel de la Sorbonne. De sa vie, où subsistent de vastes zones d'ombre qui n'ont pas peu contribué à sa légende, nous ne connaissons, outre ce qu'il en confie dans son œuvre, que quelques faits précis.

Ce clerc, bachelier en 1449 et reçu Maître de la faculté des Arts de Paris en 1452, néglige la suite de ses études en cette période troublée où la Sorbonne connaît une grève de deux ans, et mène au Quartier Latin la vie des « mauvais garçons », fréquentant tavernes et ribaudes. En 1455, il doit s'enfuir de Paris après avoir tué un prêtre. Amnistié, il quitte Paris pour préparer un cambriolage à Angers, d'où l'accusation d'un complice dans un vol avec effraction au collège de Navarre, Guy Tabarie, l'oblige à fuir. Son errance le conduit pour un temps à la cour de Charles d'Orléans, poète et protecteur des arts, à Blois (décembre 1457-janvier 1458). à Meung-sur-Loire, où il est emprisonné pour une raison inconnue durant l'été 1461 dans la basse fosse de la prison de l'évêque d'Orléans Thibault d'Aussigny, avant d'être gracié à l'occasion de l'entrée du nouveau roi Louis XI. Il rentre à Paris où il essaie de passer inaperçu, mais est arrêté pour vol en 1462, et relâché contre la promesse de rembourser en trois ans sa part (120 livres) du cambriolage du collège de Navarre. Mêlé à une nouvelle bagarre, François Villon est condamné à la pendaison par la Prévôté (tribunal relevant du roi), arrêt cassé par le Parlement de Paris qui le bannit pour dix ans de la capitale, qu'il quitte probablement début janvier 1463, et l'on perd sa trace.

Grand poète lyrique, le seul en France qui ait connu un succès ininterrompu du XV^e au XXI^e siècle, il laisse deux œuvres majeures, le *Lais* ou *Petit Testament* (1456), qui raconte ses frasques, et *Le Testament* (1461-1462), aux accents souvent tragiques.

À propos du texte

Le texte *Frères humains*, sans titre mais rebaptisé *Ballade des pendus* à l'époque romantique, aurait été composé, selon la tradition universitaire, qui a déployé des trésors d'imagination au XIX^e siècle pour récupérer et rendre présentable au public bourgeois un grand poète dont la vie était fort peu édifiante, aurait été composé dans l'attente de son exécution, fin 1462, mais cette assertion ne

repose que sur une vague vraisemblance. La pensée de la mort, et en particulier de la « *male mort* » par pendaison qu'il a plusieurs fois méritée selon les normes de l'époque est omniprésente dans son œuvre, comme le gibet est omniprésent dans le paysage urbain et rural de l'ancien régime : voir à ce sujet l'épisode comique de *Jacques le Fataliste*, que son nouveau cheval entraîne à toute allure sous tous les gibets qui parsèment sa route : il s'avèrera qu'il a acheté la monture d'un bourreau... En ville, et en particulier à Paris (Montfaucon, principal gibet du roi jusqu'à Louis XIII, près de l'actuelle place du Colonel Fabien), les gibets étaient des lieux de réjouissance, où on venait boire et danser. Et en 1789, plus de 20 000 seigneurs laïcs et ecclésiastiques exerçaient un droit de haute et de basse justice. Mais la peine de mort relevait de la haute justice.

L'exécution de la Brinvilliers

À Madame de Grignan

À Paris, vendredi 17^e juillet 1776

Enfin c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air : son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et les cendres au vent; de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tous étonnés. Elle fut jugée dès hier; ce matin on lui a lu son arrêt, qui était de faire amende honorable à Notre-Dame, et d'avoir la tête coupée, son corps brûlé, les cendres au vent. On l'a présentée à la question : elle a dit qu'il n'en était pas besoin, et qu'elle dirait tout : en effet, jusqu'à cinq heures du soir elle a conté sa vie, encore plus épouvantable qu'on ne le pensait. Elle a empoisonné dix fois de suite son père (elle ne pouvait en venir à bout), ses frères et plusieurs autres; et toujours l'amour et les confidences mêlés partout. Elle n'a rien dit contre Penautier. Après cette confession, on n'a pas laissé de lui donner dès le matin la question ordinaire et extraordinaire : elle n'en a pas dit davantage. Elle a demandé à parler à M. le procureur général; elle a été une heure avec lui : on ne sait point encore le sujet de cette conversation. À six heures on l'a menée nue en chemise et la corde au cou à Notre-Dame, faire l'amende honorable; et puis on l'a remise dans le même tombereau, où je l'ai vue, jetée à reculons sur de la paille, avec une cornette basse et sa chemise, un docteur auprès d'elle, le bourreau de l'autre côté : en vérité, cela m'a fait frémir. Ceux qui ont vu l'exécution disent qu'elle a monté sur l'échafaud avec bien du courage. Pour moi, j'étais sur le Pont Notre-Dame, avec la bonne d'Escars; jamais il ne s'est vu tant de monde, ni Paris si ému ni si attentif; et demandez-moi ce que l'on a vu, car pour moi je n'ai vu qu'une cornette; mais enfin ce jour était consacré à cette tragédie. J'en saurai davantage, et cela vous reviendra.

Madame de Sévigné (Correspondance)

L'étude de ce texte sera présentée ultérieurement.

Le supplice de la roue

On dresse un échafaud sur le milieu duquel est attachée à
plat une croix de Saint-André faite avec deux solives en
forme oblique, assemblées au milieu où elles se croisent, sur
lesquelles il y a des entailles qui répondent au milieu des
5 cuisses, des jambes, du haut et du bas des bras. Le criminel
nu, en chemise, étendu sur cette croix, le visage tourné vers
le ciel, l'exécuteur ayant relevé sa chemise aux bras et aux
cuisses, l'attache à la croix avec des cordes à toutes les
jointures et lui met la tête sur une pierre. En cet état,
10 armé d'une barre de fer carrée, large d'un pouce et demi,
arrondie avec un bouton à la poignée, il en donne un coup
violent entre chaque ligature, vis-à-vis de chaque hoche et
finit par deux ou trois coups sur l'estomac [1]. Après
l'expédition faite, le corps du criminel est porté sur une
15 petite roue de carrosse dont on a scié le moyeu en dehors et
qui est placée horizontalement sur un pivot. L'exécuteur,
après lui avoir plié les cuisses en dessous, de façon que ses
talons touchent au derrière de sa tête, l'attache à cette
roue en le liant de toutes parts aux jantes et le laisse
20 ainsi exposé au public pendant plus ou moins longtemps.
Quelquefois on l'expose ainsi sur un grand chemin, où on le
laisse pour toujours.

Muyart de Vouglans (*Les Lois criminelles de la France
dans leur ordre naturel*, 1780)

L'étude de ce texte sera présentée ultérieurement.

Le camp Charvein

Ben Gadour ayant poussé pendant vingt-deux kilomètres, s'arrêta et dit :
– Tiens, voilà la capitale du crime.
C'était le camp Charvein.
Il fallait un chef à cette capitale. On en trouva un. Seul dans son carbet de
5 célibataire, ce chef a pour horizon la brousse et pour genre humain les
plus beaux produits de la crapule du bagne. Son règne est net, son esprit
droit, sa main ferme. Il s'appelle Sorriaux.
Pas d'instruments de torture. Cela n'existe plus au bagne. Ici, pourtant,
fonctionna le dernier : un manège où, sous le soleil, les hommes tour-
10 naient, tournaient.
C'est le camp des Incos.
L'homme de Charvein n'est plus un transporté, mais un disciplinaire.
Tous les indomptables du bagne ont passé par là. Ils ont les cheveux
coupés en escalier et sont complètement nus. C'est le pays surprenant
15 des Blancs sans vêtements. Ironique paradis terrestre, vos frères de
peau viennent à vous, sur la route, comme Adam.
Ils partaient au travail, en rang, telle une compagnie, un Annamite, un
nègre, quatre Arabes, tout le reste, de France.
La pioche sur l'épaule, ils passaient, rien qu'en chair et en os, sous le
20 lourd soleil.
Un surveillant, revolver à droite, carabine à gauche, suivait d'un pas
pesant.
Ils allaient tout près, à cet abattis, dans la brousse. Dès qu'ils eurent quit-
té la route, ils s'enfoncèrent dans des terres noyées. Une glaise restait à
25 leurs pieds comme d'épaisses savates.
Le silence était dans les rangs.
– Halte ! cria le surveillant.
L'arrêt fut immédiat.
Sortant de la vase, le surveillant se percha sur deux troncs couchés et prit
30 sa carabine en mains.
Sur place, à l'endroit où le cri de halte ! les avait cloués, les hommes nus,
à coups de pioche, attaquèrent le bois. S'ils s'écartent de plus de dix mè-
tres du chantier, ils savent ce qui les attend : le surveillant épaule et tire.
Ils n'en sont pas à un coup de fusil près. Le surveillant est bon chasseur
35 d'hommes, mais... chaque semaine un Inco joue sa chance. Quand la balle
est bonne, il reste sur le tas, sinon la brousse le prend. Il ira partager la
nourriture des singes rouges.
Les moustiques se gorgent sur les corps.
Les éclats de bois se collent sur les peaux en sueur.
40 On dirait une tribu bâtarde de peauxrouges.
Aujourd'hui, on leur fait grâce d'une heure de ce travail.
Quelques uns me remercient du regard.
Pour une fois qu'un pékin passe !...

Albert Londres (*Chez les forçats qui sont nus,*
Le Petit Parisien – 26 août 1923)

L'étude de ce texte sera présentée ultérieurement.

Travaux proposés

1. En utilisant le traitement de texte, vous réécrivez tout le dialogue en style indirect.
Que pensez-vous du résultat ?

Aide : Discours

- 1) Suite de paroles prononcées ou écrites (« *La parenthèse est l'île du discours.* » **Victor Hugo**)
- 2) Texte oral (les discours de Danton), ou écrit : (*Discours sur l'inégalité*, de Jean-Jacques Rousseau), marqués par une certaine solennité.
- 3) Discours direct : paroles rapportées comme elles ont été prononcées : « Il me demanda : "En êtes-vous sûr ?" ».
- 4) Discours indirect ou discours rapporté : paroles annoncées par un verbe, et rapportées dans une subordonnée : « Il me demanda si j'en étais sûr. ».
- 5) Discours indirect libre : paroles rapportées sans annonce par un verbe ni subordination : « Il se montrait inquiet : en étais-je sûr ? ».
- 6) Dans l'opposition Récit/Discours

Remarque : dans les sens 3, 4 et 5, on parle aussi de « style direct », « style indirect » et « style indirect libre ».

2. Comparez sous forme de plan détaillé cette page de Flaubert et *La Mort de Gavroche*, de Victor Hugo.

Vous étudierez en particulier les circonstances, la victime et son meurtrier, le point de vue, l'art du récit.

3. Groupement de textes : Violence et société

- Ballade des pendus (Villon)
- Le supplice de la Brinvilliers (Mme de Sévigné).
- La Roue (Muyart de Vouglans)
- Le Père Roque (Flaubert)
- La mort de Gavroche (Hugo)
- Le Camp Charvein (Londres)

4. Axes de lecture

Étude et comparaison des champs lexicaux

Comment la société répond à la violence (et l'engendre ?)

Notes

[Ces notes portent sur les éléments de description et d'interprétation des textes proposés ci-dessus. Elles sont classées dans l'ordre alphabétique.]

accompli, non accompli : c'est le problème de l'aspect ; les temps simples nous font assister aux événements dans leur déroulement, qu'ils se situent dans le passé, le présent ou le futur ; les temps

composés les rapportent alors qu'ils sont achevés, accomplis

ateliers nationaux : chantiers ouverts pour lutter contre le chômage.

bonnet de coton : il symbolise le bourgeois (on ne dormait ni ne sortait jamais tête nue), et le bonnet rouge, la Révolution.

bourgeois : Au Moyen Âge, ce mot désigne toute personne, y compris certains habitants de villages, jouissant des franchises (libertés) accordées à un bourg, c'est-à-dire à une commune (bas-latin *burgus*, du germanique *burg*, château fort).

Dans la langue classique, le mot désigne tout habitant d'une ville ou d'un village, puis tout membre laïc de la couche supérieure du Tiers État, ayant des droits civiques : le duc de Saint-Simon, très entiché de sa noblesse, se prévaut également du titre de « bourgeois de Paris ».

À partir du XVIII^e siècle, il s'applique aux membres de la classe moyenne et de la classe dirigeante. Artisans et petits commerçants forment la petite bourgeoisie, négociants et professions libérales constituant la moyenne bourgeoisie ; les plus riches (financiers, grands propriétaires) appartiennent à la grande bourgeoisie.

délires du besoin : la grande misère des classes populaires les égare.

depuis trois mois : la révolution de 1848 a éclaté en février, et nous sommes en juin.

des clubs : de 1815 à 1871, les Français rejouent sans relâche le grand drame de la Révolution et de l'Empire ; en 1848, avec le rétablissement de la République, des clubs sont réapparus sur le modèle du club des Jacobins, du club des Cordeliers, etc. ancêtres des partis politiques.

Impôt foncier : impôt basé sur la propriété de biens immobiliers (terres et maisons).

l'aristocratie eut les fureurs de la crapule : Flaubert renvoie dos à dos la classe sociale la plus élevée et la plus basse (« *crapule* » est évidemment très méprisant ; équivalent d'ivrogne et de débauché, c'est précisément le terme qu'employaient les aristocrates pour désigner les couches les plus défavorisées de la société).

libéral : 1. En politique, partisan des libertés de conscience, d'expression (par la presse, en particulier), etc. ; c'est ce sens qui est retenu, ici. 2. En économie, partisan de la liberté du marché.

Antonymes :

– dans le premier sens, partisan d'un régime autoritaire ;

– dans le second sens : dirigiste.

Louis Eugène Cavaignac (1802-1857) : ce général républicain, qui fut gouverneur d'Algérie, devait, malgré les services rendus, échouer aux élections présidentielles de décembre 1848 ; il y fut largement battu par Louis-Napoléon.

Louise Colet (1810-1876) : femme de lettres, et amie de Flaubert.

Napoléon a bien fait : allusion au Coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, le 2 décembre 1851, qui a mis fin à la II^e République.

Plébiscite : consultation du peuple pour ratifier une décision du pouvoir.

Napoléon Bonaparte et son neveu ayant utilisé ce moyen pour faire ratifier leurs coups d'État, on préfère en France le mot référendum.

Réalisme : Le Réalisme apparaît dans la littérature française après 1830 ; il a été pratiqué par Flaubert, Maupassant, les frères Goncourt et s'est transformé en naturalisme chez Zola (ne rien effacer du réel ni par pudeur ni par délicatesse).

Les grands romans du début du XX^e siècle font encore régner la « tyrannie » du réalisme : Jules Romains, Romain Rolland, Georges Duhamel, Roger Martin du Gard. Au contraire, Marcel

Proust mêlera à la description minutieuse du réel des métaphores et des digressions pour évoquer davantage la vie intérieure et les réactions psychiques devant l'objet.

Il faut encore citer pour mémoire le réalisme socialiste, doctrine officielle de l'U·R·S·S· dans les années 1945 à 1955, qui mettait l'art au service de l'idéologie et des intérêts de l'État, le stérilisant au profit d'un nouvel académisme.

Le réalisme est une tendance qui existe dans tous les arts : il s'agit de privilégier, en principe, la représentation du monde extérieur (réel) par rapport à l'expression du monde intérieur que porte l'artiste. En fait, les divers réalismes réagissent contre certains codes de l'époque qui les voit naître, en conservent d'autres, et en créent de nouveaux.

Sainte Face : Alors qu'il montait au Golgotha, Sainte Véronique aurait essuyé le visage de Jésus avec un linge sur lequel ses traits seraient restés imprimés.

Un portrait sur tissu est conservé à Saint-Pierre de Rome. Il fut au Moyen Âge l'objet d'un véritable culte.

Le Golgotha, ou Calvaire, est la colline de Jérusalem où Jésus fut crucifié

Ballade : Poème à forme fixe composé de 3 dizains (strophes de 10 vers) et un quintil (strophe de 5 vers), l'envoi.. Les strophes sont construites sur les mêmes rimes. Chaque strophe se termine par le même vers.

Problèmes de méthode

Pour l'étude d'un récit, il peut être utile, suivant l'exemple qui précède, de procéder en deux temps pour « balayer » le texte.

On part des méthodes d'approches internes, qui ne font appel qu'au texte lui-même et à la linguistique, et on étudie successivement les mots, la situation de l'extrait dans le texte, la suite des actions, la structure actantielle, les indices (de temps, de lieu, psychologiques, sociologiques, etc.), le temps de la narration, les dialogues éventuels, le point de vue (ou focalisation), et les marques éventuelles du narrateur et du narrataire.

Puis on passe aux approches externes, qui font appel à d'autres disciplines, en particulier l'histoire et l'histoire littéraire, pour situer le texte dans la vie, les idées et l'œuvre de l'auteur, savoir si possible à quel contexte historique il renvoie, quelles étaient ses méthodes de travail...

L'interprétation naîtra de cette étude ou, si elle vous est apparue immédiatement, y puisera des arguments. Il se peut aussi que vous hésitez entre plusieurs interprétations. Dans notre exemple, on pourrait soutenir que le narrateur, et Flaubert lui-même, prennent parti pour le père Roque, et tout argument peut être retourné : *le 26*, par exemple, peut renvoyer à cette parabole :

Les ouvriers de la onzième heure

20 ¹Car le royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui sortit dès le matin, afin de louer des ouvriers pour sa vigne. ² Il convint avec eux d'un denier par jour, et il les envoya à sa vigne. ³ Il sortit vers la troisième heure, et il en vit d'autres qui étaient sur la place sans rien faire. ⁴ Il leur dit : Allez aussi à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable. ⁵ Et ils y allèrent. Il sortit de nouveau vers la sixième heure et vers la neuvième, et il fit de même. ⁶ Etant sorti vers la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient sur la place, et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici toute la journée sans rien faire ? ⁷ Ils lui répondirent : C'est que personne ne nous a loués. Allez aussi à ma vigne, leur dit-il. ⁸ Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelle les ouvriers, et paie-leur le salaire, en allant des derniers aux premiers. ⁹ Ceux de la onzième heure vinrent, et reçurent chacun un denier. ¹⁰ Les premiers vinrent ensuite, croyant recevoir davantage ; mais ils reçurent aussi chacun un denier. ¹¹ En le recevant, ils murmurèrent contre le maître de la maison, ¹² et dirent : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et tu les traites à l'égal de nous, qui avons supporté la fatigue du jour et la chaleur. ¹³ Il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne te fais pas tort ; n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier ? ¹⁴ Prends ce qui te revient, et va-t-en. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. ¹⁵ Ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce que je veux ? Ou vois-tu d'un mauvais œil que je sois bon ? ¹⁶ Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers.

Évangile (Matthieu, 20, 1-16, traduction Louis Segond)

Dans cette hypothèse, M. Roque, arrivé en renfort parmi les derniers, aurait contribué de son mieux au rétablissement de l'ordre, en imposant silence aux mutins : il n'a donc pas démerité !

Mais la meilleure explication sera sans doute celle qui tient compte de tous les aspects du texte et de l'ensemble des informations « externes » recueillies.

Rappel : Bien entendu, une étude approfondie de chacun de ces aspects du texte dépasse largement le temps dont on dispose à l'examen ou même chez soi, mais un tel « balayage », même rapide, vous permettra de faire une ample moisson avant de passer aux différentes phases de l'écriture : plan, introduction et conclusion, rédaction des différents paragraphes, des transitions, etc.

Mais c'est une autre histoire...